

Houssaye en était et l'a conté dans ses *Confessions*.

Dumas applaudissait la Ristori dans *Marie Stuart*; il la déclarait incomparable.
— Cependant, balbutie un voisin... il y mademoiselle Rachel...
— Pour juger la Ristori, il faut connaître l'Italien... Savez-vous l'Italien ?
— Comme vous savez le français.
— Alors, je disais bien. Vous ne savez pas l'Italien.

Dumas avait l'habitude de donner une pièce de 2 francs à un pauvre de son quartier, toutes les fois que celui-ci l'abordait.
Un jour, il ne lui donne que deux sous, tout ce qu'il possédait.
— Oh ! Monsieur Dumas ! dit le mendiant.
— Que voulez-vous, mon ami ! vous les donnez... à un pauvre !

Lyon et son rôle social

Nous extrayons l'article suivant de la *Revue de l'Époque*, une publication périodique des plus intéressantes.

L'article est signé d'un nom bien connu et apprécié des Lyonnais : celui de M. Ardouin-Dumazet, du *Temps*.

En rappelant la carrière si brillante de ce pauvre Burdeau, enlevé lorsqu'il venait d'atteindre une des plus hautes situations que peut donner une démocratie, on a surtout exalté la volonté ferme et sans cesse soutenue qui conduisit le pauvre petit canut du métier sonore battant dans les vieilles maisons lyonnaises, à la direction des affaires publiques de son pays. Cette fortune rapide, sitôt brisée par la mort, est entrée dans l'histoire du peuple au même degré que celle de tant d'hommes illustres partis d'en bas, histoire dont on a bercé notre enfance.

On aurait tort d'y voir, au moins pour Lyon, un rare exemple. Burdeau a incarné, par une rapide et prestigieuse destinée, les dons les plus heureux de sa ville natale; il a montré comment, dans cette ville active, mais d'une activité peut-être austère, l'homme de courage et de volonté parvient à se frayer un chemin. Le cas de Burdeau n'est pas isolé; si l'on pénètre dans la vie intime de la grande cité travailleuse, on trouvera que la plupart de ses hommes marquants se sont fait eux-mêmes leur avenir. Pour agir sur un théâtre moins vaste que celui où le jeune professeur s'est trouvé transporté, ils n'en ont pas moins entrepris un ardent combat pour la vie.

Dans aucune autre ville, peut-être, on n'a davantage aidé les intelligences à se frayer les chemins. Quiconque, parmi les enfants du peuple, parmi les plus pauvres, est doué pour sortir de la sphère où il est né, trouve la voie ouverte. Pour Burdeau, une grande route, presque sans obstacles, le mena à l'École normale et au professorat, où la politique devait le prendre tout jeune encore pour le conduire au pouvoir. Pour d'autres, ce sont des sentiers plus rudes, où la marche est lente, où le but poursuivi a moins d'éclat, mais qui dirigent sûrement à des destinées parfois inespérées.

Pour bien comprendre Lyon, le Lyon moderne, il ne faut pas le chercher dans la description où tant d'auteurs se sont complu. Le tableau éloquent et vivant qu'en a fait Michelet a cessé d'être vrai; le Lyon mystique et le Lyon du travail qu'il opposait l'un à l'autre pour expliquer le tempérament lyonnais, sont noyés dans une vie nouvelle, sans cesse grandissante, véritable creuset où se forme, par l'immigration des provinces voisines, un peuple nouveau qui a profondément modifié l'état social de cette seconde ville de France, en en faisant réellement une capitale pour une vaste contrée, au lieu du monde fermé qu'elle fut jadis.

Parmi les villes de la vieille France, l'antique cité était une de celles qui avaient gardé une vie locale intense; rarement visitée par les rois, ne subissant pas l'impression de Paris comme les grandes communes riveraines de la Loire et de la Seine, livrée tout entière à l'industrie et au négoce que lui avaient apportés les Lombards et les Florentins, elle avait plutôt obéi à l'influence de l'Italie voisine. Elle constitua au sein de la France un foyer de richesse, de littérature et d'art dont on ne se fait pas exactement une idée si l'on se borne à traverser la ville en touriste pressé. Mais un séjour de quelque durée démontre bientôt, dans le passé et jusque dans le présent, une sorte de société, on pourrait dire de civilisation bien à part. Au moyen âge, à la Renaissance, pendant le grand siècle et, de nos jours encore, Lyon s'est donné une forme d'art et un tour de pensée bien particuliers. Ses monuments furent l'œuvre d'architectes du terroir tels que Philibert Delorme et Simon Maupin, plus tard Dardel, Bossan et Tisseur; ils furent ornés par des artistes lyonnais tels que Coysevox et Coustou. Peintres, graveurs, imprimeurs, savants, eurent une renommée dépassant les limites de leur ville natale. Trois de nos plus grands peintres modernes : Meissonier, Chénard, Puvis de Chavannes, sont nés à Lyon et ont passé leur jeunesse dans l'atmosphère artistique de la cité où étaient nés Ampère et Jacquard.

Nous ne nous imaginons pas facilement ce que fut cette société dont la floraison, pendant les deux derniers siècles, a été vraiment merveilleuse. Mais en parcourant les parties restées debout de l'ancienne ville, dans les rues noires, sombres, aux maisons lépreuses, aux corridors humides et étroits qui s'entremêlent au pied de la colline de Fourvière, on com-

prend mieux le passé. Il y a là, derrière les façades banales, des hôtels et des maisons particulières ou moins comparables à la plupart des édifices privés que l'on va visiter en Normandie ou dans les villes riveraines de la Loire. Cours à arcades, fenêtres à meneaux, motifs délicats de la Renaissance, mascarons au pur profil y abondent. Il y a plus de monuments particuliers dignes d'admiration, dans ce quartier aujourd'hui pauvre et dédaigné, qu'on n'en rencontre en des provinces entières. Presque chaque porte basse, de louche aspect, percée dans un mur sans caractères, conduit dans un logis où l'art de nos pères s'est donné libre carrière. Il y aurait un véritable musée architectural à créer à Lyon, musée unique en France, en disant au passant, par une plaque indicatrice, quelles œuvres délicates sont à sa portée, encore charmantes sous la crasse et le badigeon ocreux. Les Lyonnais eux-mêmes les ignorent un peu; ils vont de préférence dans la ville nouvelle, large, claire et majestueuse, qu'ils ont de nos jours créée.

Ces splendeurs à demi effacées, perdues dans un quartier déserté aujourd'hui par les fils des créateurs de ces merveilles, ont échappé à ceux qui ont parlé de Lyon et de son rôle social. L'antithèse entre le monde religieux de Fourvière — qui attend encore son Ferdinand Fabre — et le monde travailleur de la Croix-Rousse, réclamant la mort ou du pain, était trop facile; le génie de Michelet l'a développée avec magnificence et elle est devenue classique; d'autres, Sainte-Beuve surtout, ont cherché dans des personnages de second plan, comme Ballanche — le doux Ballanche — et M^{me} Récamier, à expliquer le caractère lyonnais; là encore on a souscrit à leurs conclusions.

Mais la double ville du travail et de la prière, décrite par Michelet, n'est plus. Lorsque la vapeur est apparue, elle a, dès les premiers jours, amené une transformation prodigieuse, qui se poursuivra longtemps encore. La Croix-Rousse a perdu son autonomie, et je n'entends pas dire seulement son autonomie communale, mais surtout son autonomie industrielle et sociale; la soierie étend aujourd'hui son domaine jusqu'aux lointaines montagnes des Alpes et du Bugey, aux Cévennes et aux monts du Maconnais. Le développement de l'industrie sous l'influence des capitaux lyonnais a été prodigieux. Pour cette colossale ville d'affaires, la Croix-Rousse n'est plus qu'un appoint; c'est au loin, dans les campagnes du Dauphiné, de la Savoie et de l'Ardeche, que se tissent les tissus qui ont fait la réputation de la grande ville.

En même temps, Lyon reprenait le rôle assigné depuis longtemps à ce confluent du Rhône et de la Saône où affluent toutes les routes entre les pays du Nord et la Méditerranée. Les chemins de fer y sont venus, non seulement pour desservir un grand centre, mais parce que c'était un lieu de passage obligé, ils s'y sont naturellement soudés; de là ils ont rayonné sur la France centrale, sur la Suisse, l'Italie, la Provence et le Jura. Et toutes ces provinces, tous ces pays y ont été attirés; le voisinage d'un puissant bassin houiller a développé les industries nouvelles: la cité, qui vivait uniquement par la soierie et la banque, est devenue une gigantesque usine où toutes les productions se rencontrent. Si l'on faisait la balance entre la soierie et les autres industries lyonnaises, peut-être celles-ci auraient-elles la suprématie. Mais si elles sont nées, si elles se développent, c'est qu'elles ont trouvé là, grâce à la soie et aux fortunes accumulées par elles, des capitaux et des débouchés presque illimités. Le peuple de commerçants et de tisseurs établi entre la Saône et le Rhône ne pouvait suffire à peupler les nouveaux ateliers et les nouveaux comptoirs; il a fallu faire appel au dehors, et depuis quarante ans un flot continu de Savoyards, de Dauphinois, de Vivarais, de Foréziens, d'Auvergnats, de Charolais, de Maconnais, de Bressans, de Bugeyens, de Suisses et d'Italiens se porte sur Lyon, noyant les autochtones dans leur masse sans cesse croissante. Le caractère lyonnais s'en est trouvé profondément modifié, moins cependant qu'on ne le pourrait croire, tant sa vitalité est puissante. Lyon a surtout la bonne fortune d'être entouré de populations ardentes au travail, réfléchies, profondément imbuës d'indépendance morale. Depuis quarante ans, plus de trois cent mille individus sont venus se mêler à la population primitive, apportant dans ce milieu un flot d'idées nouvelles et de jeunes ambitions. Une ville américaine s'est créée de toutes pièces au delà du grand fleuve où la plaine dauphinoise offre à son développement des espaces illimités. Elle a profité des richesses accumulées depuis tant de siècles, des fondations charitables que des traditions familiales perpétuent et accroissent sans cesse, elle les a complétées par un merveilleux ensemble d'institutions scientifiques et littéraires qui font aujourd'hui de Lyon un centre égal, sinon supérieur, aux universités les plus fameuses.

Pour bien comprendre le rôle prépondérant de Lyon dans la vie provinciale renaissant enfin après une longue éclipse au profit de Paris, il faut établir autrement que par le recensement municipal l'importance de cette énorme agglomération. Alors que Marseille possède une population de 403,749 habitants, Lyon en compte 438,000; il y a seulement en apparence environ 35,000 habitants d'écart. Mais la commune de Marseille s'étend sur un territoire énorme; près de 100,000 individus ne sont pas dans la ville, ils habitent des bourgs et des villages éloignés. La surface de la commune de Marseille est de 23,801 hectares, celle de Lyon n'est que de 4,318.

Au delà de Marseille, aucun centre important; autour de Lyon, au contraire, c'est un cordon de faubourgs populeux, communes à part, faisant en réalité partie du même organisme. La zone bâtie sans solution de continuité entre les limites de Lyon et celle des communes limitro-

phes donne plus de 70,000 individus: il y a donc là, sur 13,000 hectares à peine, y compris la surface des deux fleuves, plus de 500,000 habitants vivant de la même vie municipale, du moins commerciale et industrielle.

(La fin au prochain numéro.)

En vente partout : L'ALMANACH Illustré du "Progrès"

Nombreuses Gravures,
Articles d'Actualité sur l'Année 1894
Renseignements utiles, etc.

SUPERBE PRIME GRATUITE

Prix : 50 cent. (70 c. par la poste)

Adresser les demandes à M. Th. GRASSER,
9, rue Thomassin, Lyon.

La Casquette

L'as-tu vu' la casquette
La casquette si coquette ?
L'as-tu vu' la casquette au père Bugeaud ?
Les Lauriers d'or de la conquête
Ornont cette noble casquette.
Elle est tissée on vrais poils de chamoau.
La casquette à Bugeaud !

La connaît-on bien cette vieille et glorieuse légende de la casquette, la casquette au père Bugeaud ?

En voici l'histoire véridique, d'après le major de Sarrepoint :

Les réguliers d'Abd-el-Kader s'étant faulxés, certaine nuit, entre les postes de zouaves, vinrent faire sur le camp français une décharge des plus meurtrières. Grande panique !... Le feu était tellement vif que nos hommes, couchés à terre, hésitaient à se lever pour combattre.

Le maréchal Bugeaud se porta le premier au fort du danger et, joignant l'exemple au précepte, étrangla de sa main deux des assaillants nocturnes. Ce bon exemple ne devait pas être perdu. Les zouaves reprirent courage et firent merveille. L'ennemi fut repoussé avec pertes.

Cette alerte passée et toutes les mesures une fois bien prises, le maréchal remarqua, aux lueurs des feux de bivouac, que chacun le dévisage et ne peut, ce faisant, s'empêcher de sourire.

Il porte machinalement la main à son front et s'aperçoit, non sans rire lui-même, qu'il est coiffé tout simplement à la façon du bon roi d'Yvetot, de Béranger.

Il demande aussitôt sa casquette, et les troupiers de réclamer avec ensemble :

— La casquette ! la casquette !
Or, cette casquette monumentale les avait, depuis longtemps déjà, frappés de certaine stupefaction.

Le lendemain, au moment où le maréchal parut, quand les clairons sonnèrent « aux champs en marchant », les zouaves avaient déjà improvisé le couplet et le refrain de la Casquette, et ils le chantèrent en chœur.

Cette sonnerie ne s'appela plus désormais que la Casquette et le maréchal Bugeaud disait lui-même aux clairons :

— Sonnez la Casquette !
Quelquefois, durant les longues étapes, il faisait sonner l'air favori... Le troupière comprenait, se mettait à chanter la Casquette, et bien souvent le maréchal chantait avec les soldats.

Mais voici, à propos de cette légendaire casquette, une anecdote qu'on ne lira pas sans rire.

Un zouave qui possédait un superbe perroquet gris qui parlait à merveille et qu'ayant élevé, il emmenait partout en expédition avec lui, eut l'idée de lui apprendre à chanter le refrain de la Casquette.

Il mit bien deux mois à faire entrer dans la tête de son élève la chanson célèbre; à la fin, pourtant, sa patience fut couronnée de succès. Mais notre zouave, enfant d'Auvergne, avait un accent de terroir des mieux prononcés.

Un jour le maréchal Bugeaud, accompagné d'un nombreux et brillant état-major, passait à Mascara dans le campement des zouaves. Il aperçut l'oiseau des tropiques perché sur le sommet d'une tente, et s'approcha pour l'examiner de plus près.

Aussitôt, le perroquet se mit à chanter, de sa voix criarde, le refrain légendaire, tel que le lui avait appris son maître :

As-tu vu' la casquette,
La casquette,
Chi coquette ?
As-tu vu' la casquette
Au père Bugeaud ?

Le maréchal fut pris d'un tel accès d'hilarité qu'il s'en tenait les côtes et que le cigare qu'il fumait s'échappa de ses lèvres.

— A qui donc appartient ce perroquet ? demanda-t-il.

— C'est à moi, Mochieu le maréchal, répondit, en faisant le salut militaire, un vieux zouave poilu comme un ours et bâti en hercule.

— Mes compliments !... sais-tu que le gaillard a de l'aplomb, et qu'il chante fort bien ?

Puis, avec cet air malin qu'il savait prendre :
— Dis donc, mon brave, fit Bugeaud, tu n'es pas bien loin de Saint-Flour, n'est-ce pas ?

— Non, Mochieu le maréchal, je n'en chuis qu'à une portée de fusil, répondit l'enfant d'Auvergne.
— Je m'en doutais... Tiens, voilà pour acheter une friandise à ton artiste.

Et l'illustre soldat, ayant jeté une pièce de cent sous au zouave qui l'attrapa à la volée, toucha son cheval de l'éperon et partit au petit trot.

Le zouave, après avoir remercié, demeurait stupéfait : la perspicacité du maréchal l'ahurissait.

Il me conta l'aventure :
— Hein ! me dit-il, les bras croisés sur sa large poitrine, quel homme tout de même que le père Bugeaud !... C'est la première fois qu'il me voit et il devine du premier coup que je chuis de Chaint-Flour !... C'est fort, ché !... Ah ! cha m'étonne pas qu'il choit maréchal de Franche !... Quelle intelligence, hé !... Comme on che chent petit à côté d'un lachkar comme cha, Bougra !
Marc Mario.

Madagascar à Vol d'Oiseau

D'APRÈS UNE RELATION DE VOYAGE

Par J.-B. ROLLAND (de Kessang)

Vue de la pleine mer et par un ciel sans nuage, la terre de Madagascar apparaît au voyageur comme un magnifique amphithéâtre de verdure qui se dresse à l'extrémité d'une plaine fertile. Mais dès qu'il a débarqué, ce tableau aux lignes simples et magistrales s'évanouit pour faire place à une topographie plus compliquée. En effet, derrière un chapelet de lagunes qui longent le littoral prennent naissance des collines dont l'élevation grandit à mesure qu'on s'éloigne de la mer, et derrière lesquelles s'étagent des montagnes dont l'altitude dépasse 2,000 mètres environ. Sur ce sol, étrangement tourmenté, se creusent d'innombrables ravins au fond desquels courent des torrents, qui portent tous leurs eaux à l'océan Indien. Après avoir franchi cette chaîne, qui forme l'épine dorsale de l'île et dont la partie supérieure est constituée principalement par des roches primaires et cristallines, on atteint le versant du canal de Mozambique. Ces deux versants, oriental et occidental, sont loin d'être égaux en étendue. Le premier, que j'ai parcouru en partie, ne paraît pas occuper plus du tiers de la surface totale de Madagascar. Une large vallée draine la plus grande partie de ses eaux. Sur presque toute sa longueur, elle est orientée du Nord au Sud et parallèle à la direction générale de la grande chaîne centrale et du rivage de la mer : c'est le Mangorô, qui n'est malheureusement pas navigable, même en pirogues. Après lui, il convient de citer le Manangorô et le Mangotaka. Ces trois fleuves

